

**BERTRAND PUARD**

# Archives

**DE QUEL CRIMINEL  
ÊTES-VOUS LE SOSIE ?**

I • LATITUDE

**casterman**



L'archipel

Casterman  
Cantersteen 47  
1000 Bruxelles

[www.casterman.com](http://www.casterman.com)

ISBN : 978-2-203-15664-7

N° d'édition : L.10EJDN001907.N001

© Casterman, 2018

Illustration de la carte p. 64 réalisée par Carlotta Raimondi.

Achevé d'imprimer en novembre 2017, en Espagne.

Dépôt légal : février 2018 ; D.2018/0053/96

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949

sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

BERTRAND PUARD

# l'archipel

I • LATITUDE

casterman



*L'idée du hasard résulte du fait  
que notre connaissance est imparfaite.*  
Spinoza





# I

## JOURNAL DE YANN RODIN, FEUILLETS 1 À 15

### JE M'APPELLE YANN RODIN

Ce nom est le mien, le seul et l'unique, et il le sera jusqu'à la fin de mes jours.

Il y a onze mois, j'entrais en seconde. Et j'en suis sorti un mois plus tard pour ne plus jamais remettre les pieds dans un lycée de ma vie. Je n'ai pas la force, à présent, ou du moins pas encore, d'écrire ce qui s'est passé, ce qui a réellement provoqué ma radiation du lycée et mon départ du foyer d'horticulture que j'avais instantanément détesté.

Ce n'est pas une priorité.

Une chose est certaine, ce n'est pas par manque de résultats. Je n'ai jamais été un mauvais élève. Je n'ai jamais été un bon élève non plus. En fait, je n'ai jamais trouvé ma place à l'école. Peut-être parce que je déteste les microcosmes et qu'une classe en est un des modèles les plus aboutis.

Lorsque j'ai quitté le lycée et le foyer, j'avais la ferme

intention de m'isoler, loin, très loin, là où personne ne viendrait jamais plus me chercher. Pourtant, quelqu'un est venu. Pour mon plus grand malheur.

Aujourd'hui, je vis dans une pièce de trois mètres sur quatre, aux murs gris, sans fenêtre. Je n'ai aucun moyen de communiquer avec l'extérieur, pas de télé, pas de radio, pas d'internet. Rien. Un lit pour m'allonger. Rien d'autre. Pour ce qui est de la solitude, je suis servi. J'en viens presque à regretter les *fight*s dans les vestiaires après le sport, les rébellions dans le réfectoire, les rassemblements dans la cour du lycée sous tel ou tel prétexte parfaitement idiot.

Je vis dans l'Archipel, la pire prison qui existe au monde. Je survis, plutôt.

Parce que je ne me rebelle pas (ou plus), ils ont bien voulu m'accorder deux heures hebdomadaires, sous surveillance, avec un bloc de papier et un crayon. Ça m'intéresse plus que d'aller taper dans un ballon de foot ou de mater un film à la sauce hollywoodienne. Je me fous totalement de passer pour la chochette de service aux yeux des autres détenus. Je passe mon temps à encaisser des insultes de leur part. Dans le bâtiment, ils ont tous à peu près mon âge. Pour eux, je suis le « sale pédé ». Il y a une semaine, je me suis fait tabasser sous la douche. Depuis, j'ai obtenu l'autorisation de me laver un quart d'heure avant eux. Seul.

Leurs mots et leurs regards glissent sur moi. Je les hais autant, sinon plus, que ceux qui nous gardent.

Mon histoire est absolument folle. Je veux l'écrire pour qu'elle m'apparaisse, même à moi, à moi qui la vis, pour qu'elle m'apparaisse NOIR SUR BLANC. Pour qu'elle prenne une consistance avec des mots, qu'elle existe autrement que dans mon esprit, pour la partager aussi, peut-être, un jour, si ce bloc de papier ne termine pas dans le déchiqueteur du bureau des gardes. Ou dans mon cercueil, même si je me doute bien qu'ils n'auront pas cette délicatesse.

Il est temps. Temps de raconter la première scène.

Tout a commencé dans un manoir, en Normandie, un manoir où je n'avais jamais mis les pieds avant cette nuit-là.

Je dormais depuis longtemps, très longtemps lorsque les forces de l'ordre m'ont réveillé. Deux compagnies entières du RAID, la police d'élite française, mobilisées pour me sortir du lit. Sans ménagement, évidemment ; je dormais paisiblement, assommé par les drogues, je l'ai su après. J'étais peut-être au milieu d'un beau rêve, le dernier, et je me suis réveillé, secoué, en plein cauchemar.

Il y en avait trois sur moi, me maintenant sur le matelas alors que j'aurais été incapable de faire le moindre geste, l'esprit encore endormi et pourri par les drogues.

— Ne bouge pas !

Ils hurlaient dans mes oreilles, mais je pouvais entendre le cliquetis des armes tout autour de moi.

Mes yeux étaient comme collés et lorsque je suis parvenu à les ouvrir, je les ai vus réunis autour du lit, une dizaine d'hommes, habillés en noir des pieds à la tête, portant une cagoule épaisse.

J'ai pensé au fond de moi : « Non, non, ce n'est pas possible, non... Tu es sur ton île, au monastère, et là tu fais un cauchemar. Un cauchemar un peu plus réel qu'un autre, mais un cauchemar. »

— Ne bouge pas !

J'ai senti qu'ils me donnaient de l'air, ils ne tenaient plus que mes bras, croisés derrière mon dos, et mes jambes, bien à plat. J'ai pu redresser mon buste. J'étais torse nu. Ils ont braqué sur moi le faisceau d'une lampe à la puissance inouïe qui m'a fait l'effet d'un coup de poignard planté entre les deux yeux.

— Tu es bien Sacha Pavlovitch, né le 22 novembre 2003 à Cologny ? a demandé une des voix.

J'ai entendu le cliquetis des menottes avant de sentir leur étreinte glacée sur mes poignets brûlants. Je ne pouvais rien dire, rien articuler, la tête embrumée et la bouche pâteuse, comme remplie d'une bouillie nauséabonde. Je me sentais bâillonné.

— Il est sous l'emprise d'une drogue, a dit une voix de femme.

J'ai secoué la tête.

— Tu es bien Sacha Pavlovitch, né le 22 novembre 2003 à Cologny, en Suisse ? a redemandé la voix grave.

— Non, non, Yann Rodin.

J'ai eu conscience que mes paroles étaient inaudibles, alors j'ai pris ma respiration, une grande bouffée d'air, et j'ai dit :

— Je m'appelle Yann Rodin !

À cause du rayon de la lampe que je recevais en pleine figure, je ne distinguais que les silhouettes de mes agresseurs, des corps immenses et menaçants, surmontés de têtes dont les yeux et les bouches étaient des sortes de ronds et de barres phosphorescents. Je n'avais jamais eu aussi peur de ma vie. Ce n'était pas une peur par procuration, comme devant un bon film d'épouvante... Non, non, là, c'était moi, et seulement moi. J'étais pris au piège. En fait, ce que je ressentais allait bien au-delà de la peur. La peur, c'est toujours pour les autres, les spectateurs.

— Tu es Sacha Pavlovitch, ça ne peut être que toi, a dit l'homme. Tu dors dans le lit de Sacha Pavlovitch, situé dans la chambre de Sacha Pavlovitch, au manoir de Varengeville-sur-Mer que possède Anton Pavlovitch, ton père, sous le prêtre-nom de madame Christine Fischer, une cousine de ta mère.

Je ne comprenais rien à tout ça. Pavlovitch, Fischer, connais pas... Je me suis débattu, d'abord mollement, puis j'ai trouvé la force de secouer mon corps tout entier. Erreur. J'ai immédiatement reçu un coup dans l'abdomen et j'ai senti mon torse comme coupé en deux. Puis la douleur s'est diffusée partout dans mon corps. La rage est montée en moi. Je me suis demandé : « Depuis quand la police frappe les suspects, surtout les mineurs ? »

J'allais leur crier ça. Mais je n'ai rien dit car quelque chose clochait dans le fond de ma pensée. « Suspect » ? Je me considérais moi-même comme un suspect. Alors que je n'avais rien à me reprocher. Ils étaient forts, très forts, et sûrs de leur fait. Et ce n'était qu'un début, cette arrestation, un début à toute une machination qui visait à me broyer, à broyer le gamin que j'étais alors et que je ne suis plus depuis que je suis détenu dans l'Archipel.

— Je suis Yann Rodin. Je suis né le 6 juin 2003 à Paris. Je vis à Porquerolles. Je ne suis pas celui que vous cherchez.

— Alors pourquoi es-tu ici ?

Cette fois, c'était une voix de femme, qui m'a apporté, très étrangement, comme un réconfort. J'allais vite déchanter. J'ai répondu :

— Je suis chez moi, dans ma chambre du monastère, sur l'île de Porquerolles.

Mais alors que mes yeux s'adaptaient à la lumière artificielle, j'ai pu distinguer la pièce où je me trouvais. Ce n'était pas ma chambre. Je n'avais jamais vu cette chambre de ma vie, je n'avais jamais dormi, jamais mis les pieds ici.

— La partie est perdue d'avance, a dit la voix féminine. Tu es sur la côte normande, à Varengeville-sur-Mer. Dans la maison de ton père. Les hommes du RAID ont dû immobiliser sept de tes gardes du corps pour parvenir dans cette pièce. Tu es arrivé en bateau hier soir depuis Plymouth pour rejoindre ton père. Nous savons tout sur toi, Sacha.

J'ai entendu le nom du port anglais et j'ai dit, comme par réflexe :

— Je n'ai jamais mis les pieds à Plymouth de ma vie.

Comme si ça pouvait les convaincre, me sauver la mise. En guise d'encouragement, j'ai reçu un deuxième coup dans l'abdomen et la douleur m'a fait perdre conscience quelques secondes.

Je souhaitais me redresser, faire un pas, mais on me tenait fermement. Je voulais lever un bras, un simple geste, pour essuyer le flot de bave qui jaillissait de ma bouche, mais les menottes m'en empêchaient totalement.

La femme s'est approchée. Elle ne portait pas de cagoule. Elle devait avoir entre trente et quarante ans. Elle était belle. Brune avec des yeux verts très brillants. Le premier regard humain depuis mon réveil dans ce cauchemar. Je ne pouvais m'en détacher.

— Je suis Isabel de Fontes Pereira, agent de grade 1 à Interpol. Nous avons émis il y a six mois une notice rouge à ton encontre. Ton père, lui, est fiché depuis vingt ans. Tu es Sacha Pavlovitch et la police française t'arrête au titre de plusieurs chefs d'inculpation dont ceux de trafic d'armes, extorsions et détournements de fonds et corruption passive et active.

Cela ne pouvait donc être qu'une méprise. Un horrible concours de circonstances. Tout allait pouvoir s'arranger en quelques minutes, quelques heures si on voulait voir la vie du côté pessimiste.